

Brèche bleue

Patrice Robin, dans *Le Voyage à Blue Gap* nous invite à parcourir les méandres de la mémoire avec minuscule, et de la Mémoire avec majuscule. L'une ne va peut-être pas sans l'autre : la Mémoire est la mémoire des civilisations. La fille du narrateur, Louise, vient d'épouser un Indien navajo. Quant à sa mère, elle souffre de la maladie d'Alzheimer. Chez les Navajos, qui pourraient être juifs, le passé vibre encore – c'est la manière de « garnir le prochain parc de futur », pour reprendre l'exergue ici choisi de Whitman, de cette tribu autrefois décimée, défigurée, détruite (« C'est Louise qui a parlé de la déportation des vaincus vers le Nouveau-Mexique par le gouvernement de Washington »), ce passé commun, fragile, menacé, se transmet par les rites, la nourriture et la contemplation de lieux où l'histoire est devenue symbole.

De quoi peut-on se souvenir ? Le western de cinéma, qui fabriqua le mythe, avec ses Indiens de folklore déguisés en sauvages hystériques, peinturlurés, méchants, donne un aperçu menteur et tronqué de ce qui fut vraiment, ce qu'il faut pour que ne s'évapore jamais la trace, que ne disparaisse pas la source (« Scott a parlé d'une source en redescendant, regrette de n'y avoir pu m'y emmener »), c'est transmettre. Par les mots : ne jamais oublier qu'« homme blanc » se dit « bilagaana ». Par les enfants : en fabriquant des filles naturelles et des fils d'adoption. Par les réflexes : apprendre comment réagissent les ours. Par les offrandes : une vache traditionnelle à ramener à Paris ? Le « Blue Gap », la « brèche bleue », c'est la mémoire et la Mémoire : « Une trouée de ciel plus clair à l'horizon entre deux barres rocheuses » : les parents du gendre navajo (Scott) habitent, immémorialement, « ce creux au milieu des mesas ». Brèches entre des falaises (des bribes) de souvenirs de grosses masses, de grandes tâches d'oubli. « Rester à Blue Gap » comme il est proposé au père de Louise, c'est se soustraire à la modernité occidentale, frappée d'amnésie, coupée de ses racines, ignorante de sa morale, dont Paris, Londres, New York sont les capitales : Alzheimer-land.

Voir les Navajos se souvenir des Navajos réveille les instants enfouis de l'Enfance profonde : « Je me suis souvenu soudain que l'oncle maternel de ma mère veillait également sur son troupeau jour et nuit, qu'une simple porte séparait l'étable de la cuisine ». Robin, alors, convoque par conséquent des termes précis (c'est la mémoire d'une langue ; c'est la littérature ; brusquement, c'est l'hypermnésie, on ne peut enrayer la machine) : « Je gardais aussi en mémoire des bribes de souvenirs d'une journée de battage chez lui, la meule de paille au milieu de l'air, le grain coulant de la batteuse dans les sacs en jute, la poussière, les hommes lourdement chargés traversant la cour puis grimpant à l'échelle du grenier, les montagnes odorantes sur le vieux plancher de bois, une grande table enfin recouverte d'une nappe blanche, les paysans buvant et mangeant, une demi-douzaine de femmes autour, parmi lesquelles ma mère probablement, assurant le service. » Patrice Robin décrit la souvenance en même temps que la chute dans le néant ; les jours lessivés par la maladie sont contrariés, dans ce livre si profond, par la revanche de Mnémosyne ; par l'encre ; la sensibilité. Le talent vrai. On s'en souviendra.

Yann Moix, *Le Figaro Littéraire*, 9 juin 2011